

ement Madeleine, la persécution ne cessera pas et les haines sourdes ne seront point apaisées.

—Non ! dit Sœur Marie-des-Anges d'une voix désolée.

—Madeleine posa sa main sur le bras de Marie-des-Anges, et demanda brièvement :

—Quelle est l'origine de la fortune de mon oncle ?

—La religieuse ne répondit pas.

—Je comprends ! s'écria Madeleine, je comprends ! Il doit y avoir une honte ou du sang sur cet or...

—N'exagérez rien encore, ma fille ; attendez pour juger ; vous comprendrez plus tard que, si certaines fautes ne peuvent s'absoudre, on leur trouve parfois au moins une excuse.

—Je la chercherai moi-même, cette excuse, ma mère ; auparavant, répondez-moi, et calmez mon angoisse. S'il y eut erreur, cette erreur sera déplorée ; s'il y eut injustice, on la réparera ; s'il exista un crime, ce crime sera expié.

—Il y eut un crime de commis, Madeleine, mais votre oncle n'en est pas responsable directement.

—Il en profita ?

—Où ?

—Quel fut ce crime ?

—Vous me demandez ma lamentable histoire, Madeleine...

Il y a dans tout ce qui s'est passé à cette époque une confusion bizarre en même temps qu'horrible... Le mal enfantait le mal, comme un arbre vénéneux donne des fruits empoisonnés.

Votre oncle embrassa les doctrines révolutionnaires en aveugle... il eut soit des biens dont il était privé... Il haïssait les riches sans définir sa haine, et un homme dont le nom glace d'effroi la Bretagne entière, un misérable connu sous le nom de Brutus l'entraîna dans l'abîme. Dieu seul connaît quelle part de responsabilité doit être attribuée à votre oncle, et ce n'est pas moi, chère et malheureuse enfant, qui vous rendrai responsable de ses fautes. Malheureusement le monde manque souvent de justice et poursuit le crime dans la génération du criminel. Ne vous désespérez cependant pas ; si quelqu'un peut sauver ce malheureux, ce sera vous.

—Ah ! s'écria Madeleine, ma vie toute entière, je la donnerais avec joie pour réparer ses erreurs... Je m'ensevelirai dans le cloître avec vous, je passerai mes jours dans la prière et les larmes, et le Seigneur ne me refusera son salut.

—Ce n'est point ainsi que je comprends votre mission, ma fille, répondit Sœur Marie-des-Anges ; celle que vous choisissez est sainte ; celle que je vous imposerais sera méritoire... Ici, vous braveriez l'orage, et il vous faut l'affronter... C'est près de votre oncle que vous accomplirez votre œuvre, et s'il y a autour de lui un cercle de réprobation, vous vous y enfermerez. Dans cette âme sombre est resté un point lumineux ! il faut que ce point grandisse et devienne une étoile de salut. L'affection que vous porte cet homme est profonde, réelle ; amenez-le par la tendresse au repentir.

—Mais, reprit la jeune fille, de ce repentir quelle sera la preuve ? Où sont maintenant ceux qu'il a spoliés ? quels sont les héritiers d'une fortune que sa conscience l'obligerait à rendre ?

—Ces biens appartiendraient aux pauvres, s'il consentait à en faire le sacrifice.

—Il ne reste plus aucun membre de cette famille ?

—Ils sont morts, ma fille, morts pour revivre en Dieu... Si pourtant un Lazare sortait de sa tombe, ce serait à lui que devrait être remise la fortune des Kéroulas.

—Les Kéroulas ! s'écria Madeleine, c'est la famille des Kéroulas que Brutus a vendue... et mon oncle participa au profit honteux de cette trahison ?

—Je vous l'ai dit, ma fille, la France entière était alors en délire ; d'ailleurs, bien des gens exagérèrent leur jacobinisme pour éviter d'être arrêtés comme suspects... La nation vendait le bien des émigrés... les patriotes l'achetaient... quelques-uns sans scrupules, et croyant que le mot *révolution* couvrait et absolvait tout... Mais la question grave, ma fille, n'est pas autant la restitution de Kéroulas que le changement intime du cœur de votre oncle... Il faut que votre douceur l'adoucisse, que votre grâce le charme, que votre pitié l'enveloppe... Vous ne prêcherez pas, vous ne menacerez même pas au nom de Dieu ; mais si la goutte d'eau finit par creuser la roche, la vertu ne manque jamais de changer ceux qu'elle couvre de ses ailes divines. Vous serez une apôtre inconnue et cachée... il vous est

donné de racheter une âme, vous viendrez me dire un jour que vous l'avez conquise.

—Je viendrai vous le dire ! ma mère ! s'écria Madeleine avec enthousiasme ; mon oncle m'aime tant qu'il ne saurait résister à mes prières, quand il verra que la plus grande joie pour moi serait de redevenir pauvre avec lui, il cédera, j'en suis sûre, pour me voir heureuse sans arrière-pensée. Maintenant je comprends pourquoi mes compagnes me regardent avec dédain et s'éloignent de moi, elles croient que je tiens à cette fortune, et que j'en dois tirer profit ; peut-être un jour me rendront-elles justice, mais il suffit que Dieu me la fasse.

Les sons de la cloche interrompirent l'entretien de sœur Marie-des-Anges et de Madeleine. La religieuse traça une croix sur le front de l'enfant et toutes deux se séparèrent, l'une pour se rendre au chœur, l'autre pour se rendre dans la classe. A partir du jour où elle reçut cette révélation, Madeleine devint plus triste encore, plus sensible et plus douce. Elle s'efforçait tellement de s'effacer que l'on ne comprenait plus la cruauté de certains mots envoyés à son adresse. Elle les sentait comme autant d'épines, mais elle ne se plaignait pas, et souffrait avec une patience de martyre.

Les mois se passaient, Noirot continuait ses visites, et à chacune d'elles il comptait le nombre de semaines devant encore s'écouler avant le retour de Madeleine. La jeune fille essaya d'obtenir de passer une année de plus au couvent ; mais au premier mot qu'elle insinua à ce sujet, le regard de Noirot prit une telle expression de douleur que Madeleine n'insista pas et se jeta dans les bras du vieillard.

—Si tu savais quel paradis je t'ai arrangé là-bas ! disait-il : ta chambre a l'air d'une chapelle ; j'ai fait venir des oiseaux des îles, et les jardiniers de Paris m'ont envoyé des plantes et des fleurs. La Marthon prépare ton appartement, et l'architecte de Paris a choisi pour toi là-bas des choses si fines, si jolies, en porcelaine, en cristal, en bois rares, que je n'ose les toucher, de crainte de les casser avec mes grosses mains... Tu verras que tu ne regretteras pas ta cellule du couvent ; et puis, le pauvre vieil homme qui a consenti à ce qu'on te gardât dans cette maison pour l'instruire comme une duchesse, s'ennuie trop dans le château. J'ai beau faire venir la Marthon pour qu'elle me parle de toi, ça ne me suffit pas : c'est ma Madeleine que je veux, la fille de ma pauvre sœur !

Cette tendresse, ce dévouement touchaient Madeleine ; elle prenait les mains du vieillard, levait sur lui ses grands yeux bleus, lui adressait quelques douces paroles, et il partait consolé, rêvant à Kéroulas un changement nouveau dont elle put être émerveillée.

Enfin l'heure du retour de Madeleine à Kéroulas arriva. Huit jours à l'avance Noirot se promenait sur la route, comme s'il lui eût été déjà possible d'apercevoir sa nièce.

Le jardinier râlissait les allées avec acharnement, et renouvelait tous les matins les fleurs des jardinières.

Marthon bourdonnait comme une abeille, courant du jardin aux chambres du premier étage, de la grille à la chapelle. Les serviteurs se réjouissaient.

Tout le monde était heureux de revoir la jeune Madeleine. On se rappelait la gentillesse de l'enfant, on décrivait la gracieuse beauté de la jeune fille : avec elle rentrerait à Kéroulas un peu de cette joie et de cette vie que la jeunesse porte au front et au cœur.

Noirot, vêtu de son habit de fête, semblait regaillardir. Il fredonnait un refrain bizarre appris sur les grandes routes dans ses jeunes années, et restait de longues minutes appuyé contre la grille, attendant, cherchant, demandant sa chère orpheline.

Enfin, un claquement de fouet se fit entendre, puis un bruit de gélots, et une voiture parut sur la route.

En un instant Noirot fut à la portière.

Il se précipite, il l'ouvre : personne.

—Malheureux ! s'écria-t-il en s'adressant au postillon, où est ma nièce ?

—Par ma foi, Monsieur, répondit le brave homme ahuri de la fureur avec laquelle Noirot le secouait, la demoiselle a voulu descendre sur la grève ; elle s'en vient à pied du côté de la mer.

—Je ne pouvais engager la voiture et les chevaux, le long d'un chemin pareil, et me voilà.

(A continuer.)